

« Ne pas être complice du silence »

Au même titre qu'il s'engage fréquemment dans la vie publique, Didier Daeninckx conduit des enquêtes romanesques pour dénoncer les injustices de l'Histoire.

> INTERVIEW DE DIDIER DAENINCKX, ÉCRIVAIN, PAR GUY BELZANE



TDC En quoi votre parcours personnel a-t-il façonné votre vision du monde et votre conception de la littérature ?

Didier Daeninckx. J'ai appris sur le tas le métier d'ouvrier imprimeur, que j'ai exercé une dizaine d'années avant de me muer en animateur culturel dans la banlieue nord de Paris, puis en journaliste local. J'ai connu la fin du monde de l'imprimerie parisienne, une corporation née au Moyen Âge et qui avait produit des ouvriers lettrés, la lecture et la compréhension des textes étant nécessaires à la bonne fabrication des livres. J'ai travaillé quelques temps chez Aulard, le premier imprimeur des clandestines éditions de Minuit. Il régnait dans l'atelier un esprit de camaraderie et une soif de culture. Dans le même temps, je fréquentais assidûment le nouveau Théâtre de la Commune à Aubervilliers, implanté au cœur de la banlieue ouvrière. Nous étions des dizaines d'adolescents à ne rien louper de ce qui s'y jouait. C'est là qu'est née l'exigence.

TDC Que vous inspirent les notions d'engagement littéraire ou de littérature engagée ?

D. D. Je n'ai jamais abordé ces questions de manière frontale, idéologique. J'ai toujours été passionné par l'aventure surréaliste, le mouvement du Bauhaus et le roman noir. Le mélange des genres. D'autre part, je suis issu d'une famille ouvrière peuplée d'ébénistes, de chaudronniers, de conducteurs de locomotives, de cuisinières, et saisie par l'Histoire. Toutes les utopies du xx^e siècle, toutes ses tragédies ont un écho parmi mes proches :

PROFIL



DIDIER DAENINCKX

Né en 1949, à Saint-Denis, il publie son premier roman *Meurtres pour mémoire* (Gallimard, Série noire) en 1984. Il est l'auteur d'une trentaine de titres qui confirment une volonté d'ancrer les intrigues du roman noir dans la réalité sociale et politique. Il a reçu de nombreux prix : prix Paul-Féval de littérature populaire pour l'ensemble de son œuvre décerné par la Société des gens de lettres, grand prix de littérature policière, prix Goncourt du livre de jeunesse, etc.

la guerre de 1914-1918, le bolchevisme, les guerres d'Espagne, d'Algérie, d'Indochine, etc. J'ai toujours eu conscience que même dans le cadre d'une société démocratique, d'apparence transparente, pesaient de nombreux non-dits, et aussi qu'une partie de la société était comme frappée d'interdit de représentation. Les miens, pour l'essentiel, étaient comme invisibles. Mon premier roman, *Mort au premier tour* (1977), est organisé de manière symbolique et provocatrice autour d'un personnage absent du personnel traditionnel des romans français, un délégué syndical.

J'ai choisi un genre alors décrié, le roman policier, en tentant de le faire muter en roman noir. Je suis d'une génération qui possède assez de recul pour constater la faillite morale de l'engagement littéraire à l'extrême droite (Louis-Ferdinand Céline, Pierre Drieu La Rochelle, Paul Morand, Lucien Rebatet) comme celle de leurs pâles continuateurs actuels (Marc-Édouard Nabe, Alain Soral), ainsi que le discrédit que leur approbation des crimes staliniens a jeté sur l'œuvre d'écrivains qui firent preuve d'un grand courage aux temps bruns (Louis Aragon, Paul Éluard).

Jacques Prévert n'est pas tombé dans le piège. De la même manière qu'il disait préférer les chats aux chiens parce qu'il n'y a pas de chats policiers, il se prétendait volontiers « écrivain dégagé ». Non pas indifférent, mais irréductible à un engagement directement partisan. Il n'a jamais servi aucun parti, et s'est toujours mis au service de ceux qu'il reconnaissait comme les



© AGIP/RUE DES ARCHIVES

siens, les gens du peuple, les éternels spoliés, « ceux qu'on engage, qu'on remercie, qu'on augmente, qu'on diminue, qu'on manipule, qu'on fouille, qu'on assomme, ceux qui vieillissent plus vite que les autres ».

TDC Depuis *Meurtres pour mémoire*, la plupart de vos livres ont une double visée de dénonciation et de mémoire. Comment ces deux aspects s'articulent-ils ?

D. D. J'ai écrit *Meurtres pour mémoire*, en 1983, pour ne pas être complice d'un des silences qui asphyxiaient ce pays. Pendant quatre années, de 1977 à 1981, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, un complice de crimes contre l'humanité faisait partie du gouvernement dirigé par Raymond Barre. Auparavant, Maurice Papon n'était « que » préfet de police de Paris. C'est sous son autorité que furent tués des centaines d'Algériens, à Paris, en octobre 1961, ainsi que neuf autres manifestants le 8 février 1962, au métro Charonne, lors de répressions sanglantes. Parmi ces neuf victimes figurait une amie de ma mère, Suzanne Martorell, dont les enfants fréquentaient la même école que moi. J'ai su, à l'âge de 12 ans, que le préfet de police pouvait être l'assassin.

La justice de notre État démocratique ne s'en est persuadée qu'en 1998, et seulement pour les crimes de Papon relatifs à ses actes de 1942 et 1943 quand il aidait administrativement à la déportation des juifs de Bordeaux. Les crimes de 1961 et 1962 demeurent aujourd'hui encore sans

^ **La guerre d'Algérie.** Expulsion d'Algériens du territoire français ordonnée par le préfet de police Maurice Papon à la suite des événements du 17 octobre 1961. Dans *Meurtres pour mémoire*, Didier Daeninckx dénonce les crimes impunis de Papon.

responsable désigné. La dénonciation est le dernier recours quand on vous interdit de faire en sorte que la mémoire se transforme en Histoire.

TDC Pour quelles raisons vous êtes-vous intéressé au roman policier ?

D. D. J'ai toujours aimé ces histoires qui commencent avant la première page : le personnage principal est souvent réduit à l'état de fantôme dès la phrase initiale, et il s'agit, pour le lecteur, de partir sur ses traces en reconstituant les moindres détails de son existence. J'ai amplifié ce processus en menant de front la reconstitution d'un parcours individuel et de son contexte collectif. Le roman criminel se muait en roman noir en éclairant ce que le crime doit à la société qui l'a produit.

TDC On reproche à la littérature engagée d'instrumentaliser la littérature au profit de l'engagement. Qu'en pensez-vous ?

D. D. Il en va des écrivains comme des architectes, certains soignent la façade et mettent les locataires à l'étroit. Victor Hugo a, me semble-t-il, épuisé le débat avec cette formule : « La forme, c'est le fond qui remonte à la surface. » Nombre d'écrivains ont trouvé cet équilibre entre affirmation du style et affirmation des idées, comme Louis Guilloux (*Le Sang noir*), Roger Vaillant (*325 000 francs*), René Fallet (*Banlieue sud-est*), Albert Camus (*L'Homme révolté*), le Louis Aragon des *Beaux Quartiers*, d'Aurélien. Plus près de nous Claire Etcherelli (*Élise ou la Vraie Vie*), François Bon (*Sortie d'usine*), Thierry Metz (*Journal d'un manœuvre*), Olivier Adam (*À l'abri de rien*) ou le Michel Houellebecq d'*Extension du domaine de la lutte*. On ne peut éviter Louis-Ferdinand Céline. Il faut alors le lire avec innocence, détaché des contingences. Bien sûr que son langage parsemé de points de suspension crépite, mais me croirez-vous si je vous dis que, dans cette inflation de « ... », je vois surtout la trace de la rafale ?

TDC Quelles sont les grandes figures littéraires dont vous vous réclamez ?

D. D. Elles sont très diverses et nombreuses. Il y a le socle avec les ogres du XIX^e siècle, Honoré de Balzac, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Émile Zola, leurs continuateurs comme Roger-Martin du Gard ou le Georges Duhamel du cycle des Pasquier. Puis le choc Dostoïevski, suivi de près par la collision avec le *Sanctuaire* de William Faulkner avant la découverte de la kyrielle des soldats du noir, Dashiell Hammett, Raymond Chandler, David Goodis et l'approche de la planète sombre de Jim Thompson. Ensuite c'est Raymond Queneau, Georges Perec, Francis Ponge. Aujourd'hui Jean Echenoz et Annie Ernaux pour *Les Années*. Mais s'il ne fallait en citer qu'un, ce serait Jack London, écrivain voyageur, écrivain solidaire, écrivain engagé dans son temps dont on peut prendre la mesure en lisant *Martin Eden*, un roman qui a modifié ma manière de voir le monde, puis de le dire. ●